

ANALYSE GÉOPOLITIQUE · STRATÉGIE COMPARÉE · AFRIQUE 2026

Sun Tzu · Clausewitz · Puissance américaine · Stratégie chinoise · Afrique

Série : Vigilance stratégique face à l'instabilité au Moyen-Orient — Article 5

Sun Tzu contre Clausewitz :**Pourquoi l'Amérique perd des guerres qu'elle gagne****Abbé Dibacor Philippe NGOM**

Analyste en intelligence stratégique, géopolitique, gouvernance et paix · Centre Africain d'Intelligence Stratégique pour la Paix (CIS-Paix)

Résumé analytique

Les États-Unis maîtrisent l'art de la victoire militaire tactique — Irak 2003, Afghanistan, frappes en Iran — mais échouent systématiquement à traduire ces victoires en ordre politique durable. La Chine, elle, applique Sun Tzu à la lettre : ne pas combattre, laisser l'adversaire s'épuiser, avancer pendant que l'autre frappe. Cet article analyse le paradoxe d'une hyperpuissance militaire structurellement incapable de vaincre sans combattre, mesure ce que cette incapacité révèle sur les limites de la pensée stratégique occidentale contemporaine, et interroge l'Afrique sur la compétition analogue qui s'y joue : entre présence militaire clausewitzienne et pénétration économique suntzuienne, le continent fait face à deux grammaires de puissance dont il n'a pas toujours su lire les différences.

I. DEUX PHILOSOPHIES DE LA FORCE, UN SEUL THÉÂTRE**A. Sun Tzu et Clausewitz : la guerre comme révélateur philosophique**

Il existe, dans l'histoire de la pensée stratégique, deux traditions qui s'affrontent silencieusement dans chaque conflit contemporain. La première est occidentale, prussienne, clausewitzienne. La seconde est orientale, taoïste, suntzuienne. Ces deux traditions ne sont pas seulement philosophiques — elles sont opérationnelles, et leur confrontation au XXI^e siècle nous offre l'une des leçons géopolitiques les plus instructives de notre époque.

« La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens. »

— Carl von Clausewitz, De la guerre, 1832

« La victoire suprême est de vaincre l'ennemi sans combattre. »

— Sun Tzu, L'Art de la guerre, Ve siècle av. J.-C.

Ces deux formules ne sont pas seulement belles — elles sont incompatibles. Pour Clausewitz, la guerre est un instrument rationnel au service d'une fin politique, un calcul de puissance qui se résout dans la supériorité du feu et de la volonté. La victoire se mesure sur le champ de bataille : destruction des forces

ennemies, prise de territoire, capitulation formelle. Pour Sun Tzu, la guerre est un aveu d'échec. Le vrai maître de la stratégie est celui qui a su rendre le combat inutile, en façonnant l'environnement de telle sorte que l'adversaire plie sans qu'on ait eu à lever l'épée. La victoire se mesure dans le temps, pas dans l'espace.

Ces deux philosophies ne restent pas dans les bibliothèques. Elles habitent les salles de décision de Washington et de Pékin. Et leur confrontation en cours nous explique, mieux que n'importe quel tableau de bord géopolitique, pourquoi l'Amérique gagne ses guerres et perd le monde.

B. Tableau comparatif : deux doctrines à l'épreuve du réel

Tableau — Clausewitz vs Sun Tzu : deux philosophies de la puissance à l'épreuve du XXIe siècle

Dimension stratégique	CLAUSEWITZ — Doctrine américaine	SUN TZU — Doctrine chinoise
Philosophie de la victoire	La victoire se mesure sur le champ de bataille : destruction des forces ennemies, prise de territoire, capitulation formelle.	La victoire se mesure dans le temps : affaiblissement progressif de l'adversaire sans engagement direct, jusqu'à sa reddition volontaire.
Rapport à la force	La force militaire est l'instrument principal. Sa démonstration intimidante légitime la position diplomatique.	La force militaire est l'ultime recours et l'aveu d'un échec stratégique. La vraie puissance se déploie sans combattre.
Horizon temporel	Court et moyen terme. La guerre doit produire une décision rapide. L'opinion publique ne tolère pas les guerres longues.	Long terme. Les décennies et les générations sont les unités de mesure pertinentes. La patience est une arme stratégique.
Rapport à l'adversaire	L'adversaire est une force à détruire ou à neutraliser. La compréhension de sa psychologie est secondaire.	L'adversaire est un environnement à façonner. Comprendre ses forces, ses failles et ses calculs est la condition première de la victoire.
Légitimité de l'action	La supériorité militaire et technologique confère une légitimité de fait. Le droit suit la puissance.	La légitimité se construit dans la durée, par l'accumulation de présences indispensables et de dépendances consenties.
Indicateur de succès	Victoire tactique mesurable : objectifs militaires atteints, pertes ennemies, territoires contrôlés.	Victoire stratégique immatérielle : influence économique, dépendances structurelles, perception internationale favorable.
Application contemporaine	Frappes en Irak (2003), Afghanistan (2001-2021), Iran (2024-2025). Victoires tactiques, échecs stratégiques répétés.	Initiative « Ceinture et Route », câbles sous-marins, ports stratégiques, bourses d'études. Aucune bombe tirée.

II. LE PARADOXE AMÉRICAIN — GAGNER LES BATAILLES, PERDRE LES GUERRES

A. L'Irak (2003) : la victoire parfaite qui produit l'ennemi parfait

Le 1er mai 2003, George W. Bush se pose sur le porte-avions USS Abraham Lincoln. Derrière lui, une bannière : « Mission Accomplished ». L'armée de Saddam Hussein a été détruite en trois semaines. L'exploit militaire est réel, indiscutable. Clausewitz aurait approuvé.

Vingt ans plus tard, le bilan est sans appel. L'Irak a produit l'État islamique — une organisation terroriste qui a ensanglanté trois continents. Il a produit un Iran infiniment plus puissant qu'avant l'invasion, débarrassé de son principal contrepoids régional. Il a coûté aux États-Unis plus de 2 000 milliards de dollars, 4 500 soldats morts et une crédibilité internationale dont ils ne se sont jamais pleinement remis. La victoire clausewitzienne la plus spectaculaire de l'ère moderne s'est transformée en l'un des plus grands désastres stratégiques de l'histoire américaine.

Le syndrome de la victoire creuse

Ibn Khaldoun, dans sa *Muqaddima*, avait théorisé ce phénomène avec une lucidité remarquable : la victoire militaire, si elle n'est pas accompagnée d'une vision de l'ordre politique qu'elle doit instaurer, consomme l'*asabiyya* — la cohésion vitale — sans la renouveler. Elle affaiblit le vainqueur au même titre que le vaincu. Les États-Unis en Irak en ont fourni la démonstration la plus parfaite depuis la chute de Carthage.

B. L'Afghanistan (2001–2021) : vingt ans de victoires tactiques, une défaite stratégique

Vingt ans de présence américaine en Afghanistan. Vingt ans de victoires tactiques : talibans chassés des villes, infrastructures construites, élections organisées, armée nationale formée et équipée. Et pourtant, le 15 août 2021, les talibans entraient à Kaboul dans exactement le même état d'esprit qu'en 2001 — peut-être même renforcés par vingt ans de résistance qui leur avaient fourni la légitimité de la survie face à l'occupant.

Que s'est-il passé ? Ce qui s'est passé, c'est que l'Amérique a lutté contre une force qui n'était pas clausewitzienne. Les talibans n'ont jamais cherché à gagner une bataille rangée — ils ont simplement décidé de ne pas perdre. Et ne pas perdre, contre une puissance qui doit rentrer chez elle à un moment ou à un autre, c'est gagner. C'est du Sun Tzu pur, appliqué par des combattants qui n'ont sans doute jamais lu le texte mais qui en ont intériorisé la logique par la nécessité.

Henry Kissinger, dans **On China**, formule cette vérité avec sa précision habituelle : les Américains pensent que tous les problèmes ont une solution, que toutes les guerres ont une fin, que toutes les négociations ont un terme. Les civilisations qui pensent dans le temps long savent que certains problèmes n'ont pas de solution — ils ont une gestion. Et la gestion se joue dans la patience, non dans la décision.

C. Les frappes en Iran (2024–2025) : le dévoilement stratégique

La séquence des frappes américano-israéliennes en Iran offre la démonstration la plus récente et la plus instructive du paradoxe clausewitzien américain. Les frappes ont été militairement précises, technologiquement impressionnantes, tactiquement réussies. Et pourtant, ce qui ressort de cette séquence n'est pas une démonstration de puissance américaine — c'est une démonstration de ses limites.

Premièrement, la demande de cessez-le-feu américaine a révélé que la riposte iranienne avait eu un effet suffisant pour que Washington calcule que le coût de la poursuite des hostilités dépassait le bénéfice escompté. Une superpuissance qui demande un cessez-le-feu à un pays sous sanctions depuis quarante ans envoie un signal que ses adversaires — et ses alliés — ont reçu cinq sur cinq. Deuxièmement, chaque frappe a constitué une leçon offerte gratuitement aux analystes militaires chinois, qui ont observé, cartographié et intégré les données sur les capacités américaines, leurs limites et leurs failles. C'est l'**apokalypsis** — le dévoilement — que Jacob Koné Katina a si justement nommé. En cherchant à impressionner Pékin, Washington lui a fourni un catalogue complet de ses vulnérabilités opérationnelles.

III. LA STRATÉGIE CHINOISE — SUN TZU APPLIQUÉ À L'ÉCHELLE PLANÉTAIRE

A. Vaincre sans combattre : la doctrine en actes

La Chine n'a pas tiré un seul missile sur l'Iran. Elle n'a pas envoyé un seul soldat dans les sables du Moyen-Orient. Elle a simplement continué à acheter le pétrole iranien sous embargo, à fournir discrètement des composants technologiques à Téhéran, et à regarder l'Amérique dépenser des milliards de dollars, user sa crédibilité et révéler ses vulnérabilités — le tout depuis un confortable fauteuil d'observateur.

C'est la définition même de vaincre sans combattre : laisser l'adversaire s'épuiser sur un théâtre secondaire pendant qu'on renforce ses positions sur le théâtre principal. Pendant que l'Amérique brûlait des milliards en Irak et en Afghanistan, la Chine construisait des routes en Afrique, des ports au Sri Lanka, des réseaux au Pakistan, des câbles sous-marins en Atlantique. Elle achetait des terres agricoles en Afrique, formait des ingénieurs africains dans ses universités, équipait des forces de sécurité sans poser de questions sur les droits de l'homme.

« Celui qui connaît l'ennemi et se connaît lui-même ne sera pas mis en danger dans cent batailles. Celui qui ne connaît pas l'ennemi mais se connaît lui-même tantôt gagnera, tantôt perdra. Celui qui ne connaît ni l'ennemi ni lui-même perdra dans toutes les batailles. »

— Sun Tzu, *L'Art de la guerre*

B. L'Initiative Ceinture et Route comme Sun Tzu géoéconomique

L'Initiative « Ceinture et Route » (Belt and Road Initiative), lancée en 2013, est la mise en œuvre la plus ambitieuse de la doctrine suntzuienne dans l'histoire moderne. Elle ne vise pas à contrôler des territoires — elle vise à rendre la présence chinoise structurellement indispensable. Un port construit par la Chine au Sri Lanka, au Pakistan ou en Djibouti n'est pas seulement une infrastructure commerciale : c'est un nœud de dépendance qui lie l'État hôte à la Chine de manière durable, sans aucune présence militaire formelle.

Joseph Nye a théorisé cette approche sous le concept de **soft power** — la capacité à obtenir ce que l'on veut par l'attraction plutôt que par la contrainte. Mais la stratégie chinoise va plus loin que le *soft power* de Nye : elle construit des dépendances structurelles qui transforment le choix apparent en nécessité objective. Ce n'est pas de l'attraction — c'est de l'architecture. Et l'architecture dure plus longtemps que les missiles.

C. Xi Jinping a lu Sun Tzu là où Trump a lu « The Art of the Deal »

La différence de vision stratégique entre Xi Jinping et Donald Trump n'est pas une question de personnalité — c'est une question de cadre temporel et de conception de la victoire. Trump pense en termes de transactions : qui gagne le deal ce trimestre, ce mandat, cette négociation. Xi pense en termes de position : qui sera en meilleure posture dans vingt ans, dans cinquante ans, dans un siècle.

Cette asymétrie de vision explique pourquoi les droits de douane américains sur les produits chinois, spectaculaires dans leur annonce, n'ont pas fondamentalement affaibli la position économique de la Chine. Ils ont accéléré la diversification de ses marchés vers l'Asie du Sud-Est et l'Afrique, stimulé l'innovation technologique domestique pour réduire la dépendance aux composants américains, et renforcé la cohésion nationale chinoise autour du sentiment de menace extérieure. Trump a cru frapper un adversaire. Il a forgé un concurrent plus fort.

Ibn Khaldoun et le cycle des empires

Ibn Khaldoun théorisait que les empires ne s'effondrent pas parce qu'ils sont vaincus militairement — ils s'effondrent parce qu'ils consomment leur *asabiyya* (cohésion vitale) dans des guerres qui ne renouvellent pas cette énergie. Les États-Unis dépensent leur *asabiyya* en Irak, en Afghanistan, en Iran, pendant que la Chine accumule la sienne. Ce n'est pas une prédiction de l'effondrement américain — c'est une description d'un processus de rééquilibrage que les bombes accélèrent.

IV. L'AFRIQUE — THÉÂTRE D'UNE COMPÉTITION ENTRE DEUX DOCTRINES

A. Deux présences, deux grammaires

L'Afrique est aujourd'hui le terrain le plus révélateur de la compétition entre la doctrine clausewitzienne et la doctrine suntzuienne. La présence américaine et française est de nature clausewitzienne dans sa structure profonde : bases militaires visibles, opérations contre-insurrectionnelles, accords de défense bilatéraux, conditions attachées à l'aide. Elle projette de la force, signale une capacité de réponse, cherche à maintenir une présence physique dissuasive. La présence chinoise, elle, est suntzuienne : peu de militaires, beaucoup de financiers, d'ingénieurs, d'enseignants et de diplomates. La Chine ne cherche pas à dominer l'Afrique par la force — elle cherche à rendre sa présence indispensable au point que la domination devient inutile.

Tableau — Qui applique Sun Tzu en Afrique ? Analyse comparative des présences stratégiques

Domaine	Présence clausewitzienne (USA / France)	Présence suntzuienne (Chine)
Sécurité	Bases militaires (Camp Lemonnier, N'Djamena, Niamey). Opérations Barkhane, AFRICOM. Coopération contre-terroriste bilatérale.	Aucune base militaire significative (Djibouti excepté). Offre de formation militaire et de vente d'armements sans conditionnalités politiques.
Infrastructures	Aide liée, projets conditionnés à des réformes institutionnelles. Faible empreinte physique visible.	Routes, ports, chemins de fer, stades, palais présidentiels. Empreinte physique maximale, visible, mémorable.
Connectivité numérique	Financement partiel de réseaux, soumis à normes de cybersécurité occidentales.	Câbles sous-marins (PEACE Cable, DARE1), réseaux 5G Huawei, systèmes de surveillance urbaine.
Diplomatie	Conditionnalités démocratiques, pressions sur gouvernance. Perçues comme ingérence.	Non-ingérence affichée. Soutien systématique aux positions africaines aux Nations Unies.
Formation	Bourses ciblées, programmes de formation militaire professionnelle.	Plus de 50 000 bourses annuelles. Instituts Confucius. Formation des élites dans les universités chinoises.
Commerce	Accès conditionné aux marchés (AGOA, APE). Normes sanitaires et techniques contraignantes.	Premier partenaire commercial de l'Afrique depuis 2009. Peu de conditionnalités sur les normes.

B. Les résultats de terrain : qui avance ?

Les faits parlent d'eux-mêmes. La France a perdu sa présence militaire au Mali, au Burkina Faso et au Niger en l'espace de trois ans — expulsée non par une défaite militaire, mais par un rejet politique que les soldats ne pouvaient pas empêcher. La présence clausewitzienne, sans légitimité politique locale, est structurellement fragile. La Chine, dans les mêmes pays, a maintenu ses représentations diplomatiques, ses entreprises et ses projets d'infrastructure. Ses engagements n'ont pas été expulsés — parce qu'ils étaient perçus comme moins intrusifs, plus respectueux de la souveraineté formelle, et surtout plus utiles au quotidien des populations.

Ce n'est pas un jugement de valeur sur la qualité des présences respectives — la présence chinoise comporte ses propres problèmes : dettes insoutenables, conditions opaques, transferts de technologie limités, emploi de main-d'œuvre chinoise plutôt que locale. C'est une constatation stratégique : dans la compétition pour l'influence en Afrique, la doctrine suntzuienne avance, et la doctrine clausewitzienne recule.

C. Quelle leçon pour les États africains ?

La leçon que les dirigeants africains devraient tirer de cette compétition est double, et elle est d'une difficulté considérable dans sa mise en œuvre.

Première leçon : comprendre que la puissance qui frappe le plus fort n'est pas nécessairement celle qui gagne le plus. Les bases militaires ne produisent pas de développement. Les accords de défense ne construisent pas d'universités. La présence clausewitzienne sécurise — parfois, temporairement — mais ne transforme pas structurellement la position d'un pays dans le système international.

Deuxième leçon — la plus difficile : développer leur propre capacité suntzuienne. Cela signifie construire leur propre intelligence stratégique — la capacité à lire les intentions derrière les gestes, à calculer les coûts à long terme des dépendances acceptées aujourd'hui. Un État africain qui accepte un financement chinois sans en évaluer les conditions de dépendance sur vingt ans n'est pas en train d'appliquer Sun Tzu — il est en train d'en être victime. De même, un État africain qui expulse les militaires français pour accueillir les Russes du groupe Wagner ne change pas de doctrine — il change de tuteur clausewitzien.

La vraie question africaine

La vraie question n'est pas : faut-il préférer la Chine à l'Occident ? C'est : l'Afrique est-elle en train de développer sa propre capacité suntzuienne — c'est-à-dire la capacité à avancer dans ses intérêts sans combattre, à construire des positions stratégiques solides sans se laisser épuiser dans des dépendances subies ? Cette capacité ne vient pas de l'expulsion des présences étrangères. Elle vient de la construction patiente d'États forts, d'économies intégrées, d'une diplomatie cohérente et d'une intelligence stratégique continentale.

V. CONCLUSION — DEUX PHILOSOPHIES, UNE SEULE LEÇON

Clausewitz n'a pas tort. La guerre est bien la continuation de la politique par d'autres moyens. Mais Sun Tzu ajoute quelque chose d'essentiel que Clausewitz n'a pas vu : la politique, pratiquée avec suffisamment de finesse, rend la guerre inutile. Et un empire qui ne peut faire de la politique qu'avec des bombes n'est pas en train d'exercer la puissance — il est en train de révéler son impuissance.

L'Amérique gagne ses guerres. Et elle perd le monde. Pendant ce temps, la Chine joue aux échecs pendant que Washington joue au poker. La différence, c'est qu'aux échecs, on peut calculer cinquante coups à l'avance. Au poker, on mise tout sur une carte, et la chance finit toujours par tourner.

L'Afrique, elle, regarde. Et ce qu'elle devrait voir dans ce spectacle, ce n'est pas une invitation à choisir son camp entre deux grandes puissances qui utilisent le continent comme théâtre de leur rivalité. C'est une invitation à comprendre la grammaire du jeu — pour ne plus en être le terrain, mais en devenir un acteur qui impose ses propres règles.

Sun Tzu disait que le général qui ne sait pas quand combattre et quand ne pas combattre sera vaincu. L'Afrique a trop souvent combattu des batailles qui n'étaient pas les siennes, avec des armes qui n'étaient pas les siennes, pour des causes qui ne servaient pas les siennes. Le moment est peut-être venu d'apprendre à choisir ses batailles — et à gagner celles qu'on n'a pas besoin de combattre.

Conviction centrale

Un empire qui ne peut exercer sa puissance qu'avec des bombes révèle, dans chaque frappe, l'étendue de son impuissance politique. Pour l'Afrique, la leçon de Sun Tzu n'est pas une invitation à l'imitation — c'est une invitation à la souveraineté stratégique : construire, patiemment, les positions qui rendront ses choix irréversibles et ses ressources indispensables, jusqu'à ce que les grandes puissances ne puissent plus se permettre de l'ignorer.

Réf. RÉFÉRENCES

[1]	Sun Tzu (Ve s. av. J.-C.). L'Art de la guerre [Sunzi Bingfa]. Trad. française : Girardin, Paris, 1772. Édition de référence : Léon Vanderheyde, 2008.
[2]	Clausewitz, C. von (1832). De la guerre [Vom Kriege]. Trad. Denys Naville. Paris : Éditions de Minuit, 1955.
[3]	Kissinger, H. (2011). On China. New York : Penguin Press.
[4]	Ibn Khaldoun (1377). Muqaddima [Prolégomènes]. Trad. William Mac Guckin de Slane. Paris : Imprimerie Impériale, 1863.
[5]	Kennedy, P. (1987). The Rise and Fall of the Great Powers. New York : Random House.
[6]	Liddell Hart, B.H. (1954). Strategy: The Indirect Approach. London : Faber & Faber.
[7]	Brzezinski, Z. (1997). The Grand Chessboard: American Primacy and Its Geostrategic Imperatives. New York : Basic Books.

[8]	Nye, J.S. (2004). <i>Soft Power: The Means to Success in World Politics</i> . New York : PublicAffairs.
[9]	Strachan, H. (2013). <i>The Direction of War: Contemporary Strategy in Historical Perspective</i> . Cambridge : Cambridge University Press.
[10]	NGOM, Abbé Dibacor Philippe (2025). Articles 1–4 de la série « Vigilance stratégique face à l'instabilité au Moyen-Orient ». <i>Revue Vision Géopolitique</i> , CAISP.

Abbé Dibacor Philippe NGOM

Prêtre de l'Archidiocèse de Dakar · Doctorant en Géopolitique (UPEACE)

Expert Intelligence Économique · Analyste en Intelligence Stratégique

Spécialiste en Géopolitique, Gouvernance et Paix · Rédacteur en chef

Centre Africain d'Intelligence Stratégique pour la Paix · CIS-Paix · Revue Vision Géopolitique